

Inter
Art actuel



Rirkrit Tiravanija
Tomorrow Is Another Fine Day

Charles Dreyfus

Number 91, Fall 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45792ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dreyfus, C. (2005). Review of [Rirkrit Tiravanija : *Tomorrow Is Another Fine Day*]. *Inter*, (91), 51–51.

Rirkrit Tiravanija

Tomorrow Is Another Fine Day

> CHARLES DREYFUS

elle garde le silence... : Alors que le « corps » (sa gestualité) est en lui-même une écriture, une organisation de signes qui mettent en scène, qui traduisent la recherche infinie de l'Autre, ses fantasmes, ses désirs inconscients, ses relations avec le temps pris comme entité n'ayant ni principe, ni fin, qu'il faut déchiffrer à travers son « corps » et non à travers sa culture[,] où est-il, le feu qui résonne ? le bruit de la chair ? du fou rire ? de la douleur ? de la mort ? le silence du sang ?

Rôle récurrent de la lame de rasoir, du lait, des vitres, des jouets... Le pourquoi de cette volonté du don de soi et de l'amour partagé, qui n'est pas le seul apanage de l'homosexualité féminine : « Ainsi l'action terminée, j'ai pu ajouter au *Corps pressenti* : "Amour" », ou encore ce qu'elle nomme le fond de son travail, quatre mots « que j'ai relevés des murs » : *scalpel, colère, chocolat, rebelle*.

La troisième partie de l'exposition, « Partitions et icônes » (1980-1989), regroupe des installations où le corps de l'artiste est désormais absent : « [...] la partition est prise dans le sens du mot *partizione* italien, c'est-à-dire "division", etc., mais si je garde l'expression française, ce mot inclut la *partiture* et celle-ci est réalisée, en effet, au moment où celui qui regarde fait acte d'en réunir les parties la constituant ».

Je ne saisis pas bien *Voyage par mer – Partition pour un bateau* (1982-1983) dans cette allusion sur les *boat people* (théières et bateaux – façon cocotte en papier mais en fer... ?) où se trouve au moins un peu quelque chose : le tragique...

Sa revendication pour le religieux à la fin de sa vie (elle nous quitte en 1990) passe par différents matériaux (cuivre, laiton, fer rouillé, feu, vitre). Le corps s'incarne désormais dans la matière : « Les matériaux [...] incluent la relation de la machine, du rapport aux matériaux des premiers objets de l'homme et au niveau de la vitre les derniers. Je dis que le dernier des progrès est la recherche de Dieu. »

Le discours christique, la question du sacré énoncée ouvertement dans ses ultimes recherches doivent-ils expliquer toute sa démarche antérieure ? Son côté « petit-Jésus », croire que souffrir peut sauver les humains, ne manquera pas d'irriter certains. Son choix pour saint François d'Assise (*Le manteau aux stigmates pour pauvre et riche* [1986-1988]) qui, par amour et par compassion, se transformait tout entier en Jésus, au point de s'enflammer dans sa propre contemplation et d'obtenir en prime des stigmates, ne nous étonne pas outre mesure. François était rigoleur, nous dit-on. Joyeuse hémoglobine déjà présente dans *Une semaine de mon sang menstruel* (1973), sept cotons sous plexiglas, 6 sur 106,5 sur 21 centimètres (don d'Anne MARCHAND, 2003, collection Centre Pompidou, Musée national d'art moderne).

1 Pierre KAUFMANN, *L'expérience émotionnelle de l'espace*, Vrin, 1969, p.125.

Surprise une fois à l'intérieur ! Proposer une rétrospective sans œuvre... Scénario en trois scripts qui déclinent la non-exposition en trois lectures : – une vision abstraite de Philippe PARRENO récitée par des comédiens – un texte autobiographique de l'artiste confié à des conférenciers – un témoignage personnel de Bruce STERLING porté par une voix fantomatique sortant des murs.

Comme cadre, une perspective « repliée » en modèles réduits des articulations clés de l'espace d'origine : petit aquarium et petit mur curviligne, squelette architectural de 1937 projeté dans la pureté du XIII^e siècle. Pour ne donner aucune ombre portée à cette opération réductrice de têtes, une bande continue de néons au centre du plafond produit une lumière on ne peut plus homogène.

La coque vide demande l'écho, la tradition orale a toutes sortes de projections mentales : celle de la caverne platonicienne ici sans ombres avec deux matrices-espaces à expositions prêtes à recevoir des expositions à réactiver, ce dont parlait Pierre JOSEPH, de « personnages à réactiver » (en 1990 ! Quinze ans plus tard, c'est encore la même chose, s'interroger sur les critères de sélection...). Lumière blafarde, enfermement intérieur, construction/déconstruction, évocation, tout reste (?) à faire, mais tout est déjà fait !

À la tradition orale, il faut ajouter le mouvement cyberpunk, ne serait-ce que par la présence de Bruce STERLING, l'un de ses fondateurs : Dernier arrêt, « *meine Damen und Herren* ». *Untitled (He Promised)/Sans titre (il a promis)*, Sécession, Vienne, 2002. Ici encore, Rirkrit développe l'idée de la reconstruction d'un espace intérieur. Il a cette fois réalisé la réplique d'une maison de l'architecte autrichien Rudolf SCHINDLER. Ce dernier, ami proche de nombreux acteurs du cinéma muet, était un moderniste qui travaillait surtout à Los Angeles. Située sur King's Road à Los Angeles, cette habitation a migré vers l'Autriche de SCHINDLER, rapportant à l'Ancien Monde son message de modernité californienne. La demeure a été recrée entièrement en chrome, matériau plus blanc encore que le blanc de la galerie d'art, car le chrome est le symbole du futur... La chambre à coucher est dépourvue de plafond, car SCHINDLER, originaire de Vienne, était persuadé que le baromètre de Los Angeles était toujours au beau fixe. Si seulement je pouvais vous expliquer ce que c'est de vivre dans l'espace intemporel de l'une de ces habitations modernes de SCHINDLER... En fait, je voudrais pouvoir vous expliquer ce qu'est vivre. Point final...

Exposition discursive : évocation de la créativité, effort diachronique onirique où l'être humain met sa touche et inscrit son être entre le ciel et la terre, contrastée par un contexte de matériaux durs et froids.

Il a le chic des contrastes dans ses performances-expositions, ses « rituels de repas » : reprises anthropologiques du cru et du cuit : plus le repas est bouilli, plus la putréfaction s'accélère...

Seul sur le contreplaqué encore vierge de toute peinture blanche siège *Untitled 2002 (He Promised)* et un enregistrement en anglais diffusé en continu d'une durée de 20 minutes emplit l'espace : « La rétrospective constitue en soi une œuvre d'art et une expérience. Elle s'ancre dans le passé récent. Elle a son histoire et ses récits ? Néanmoins, ceci pourrait tout aussi bien être une fiction. Un lieu non abouti. Un récit non encore concrétisé. Une expérience non encore réalisée pour une rétrospective de l'avenir, peut-être. »

Matrix plane. Incarnée, hantée, présence humaine, posthumaine. J'ai suivi le parcours 2 *No Ghosts in the Wall (Pas de fantômes dans les murs)* guidé par une vraie conférencière affirmant se reporter à ce que lui a dit TIRAVANIJJA. La question bateau fuse : « Mais pourquoi y a-t-il des gardiens puisqu'il n'y a rien, sinon des murs d'époque et des partitions (en contreplaqué) ? – Les gardiens gardent les murs ; heureusement ils peuvent s'asseoir. »

Sûrement pas les chaises de George BRECHT, ou alors superbement réactivées.

Pour nous quitter, *Sitcom Ghost/Fantôme de sitcom*, le parcours 1, est une proposition de Philippe PARRENO :

[...] Où en étais-je ? Oui, je suis mort... Je suis un fantôme. J'étais naguère une jeune fille. Une championne du monde de jeux de tir subjectifs, ou *first-person shooters* pour ceux qui l'ignoraient, et de jeux de stratégies. Je commandais des armées entières. Mon record s'élève à 3 522 tués en un seul combat. J'ai gagné des compétitions qui m'ont rapporté des prix totalisant plus de 400 000 livres sterling. Je jouais durant quatre à six heures presque tous les jours. Je m'enfermais dans ma chambre et montais le son de ma chaîne pour ne pas entendre la télé que mes parents regardaient dans le salon. Puis je mettais mon casque anti-bruit, capable, selon la notice, d'étouffer le son d'un hélicoptère Blackhawk – c'était bien le minimum, pour damner le pion aux haut-parleurs à induction. Puis je passais en mode vocal. Comme moi, des centaines de jeunes filles dans des centaines de chambres comme la mienne, dans le monde entier, certaines s'asseyant pour prendre leur petit-déjeuner, d'autres revenant de l'école, d'autres encore réveillées par la sonnerie de leur portable sponsorisé par des marques de jeux, toutes passaient au moment en mode vocal.

Pouvez-vous passer en mode vocal ?...